



Skeudenn : **Félix Ziem** (tro 1850-1860).

## TEXTE 3/5

Lu par **Jeannette Carré**

À écouter sur  
[www.tidouaralre.com](http://www.tidouaralre.com)

- Reposons-nous d'abord ! reprit le fils du Léopard. Nous nous approcherons des Dévoreurs-d'Hommes pendant leur sommeil, et nous essaierons de tromper ceux qui veillent. [...]

Quand le fils du Léopard eut parlé, Nam et Gaw, tout tremblants, inclinèrent la tête, puis ils prirent du repos jusqu'au milieu de la nuit.

Ils se levèrent avant que le croissant eût blanchi le fond du ciel. Naoh ayant reconnu d'avance la piste, ils marchèrent d'abord dans les ténèbres. Au lever de la lune, ils reconnurent qu'ils avaient dévié, puis ils retrouvèrent la voie. Successivement, ils traversèrent une brousse, passèrent le long de terres marécageuses et franchirent une rivière.

Enfin, du sommet d'un mamelon, cachés parmi des herbes drues et secoués d'une émotion terrible, ils aperçurent le Feu.

Nam et Gaw grelottaient ; Naoh demeurait immobile, les jarrets rompus et le souffle rauque. Après tant de nuits passées dans le froid, la pluie, les ténèbres, tant de luttes – la faim, la soif, l'ours, la tigresse et le lion géant –, il apparaissait enfin, le Signe éblouissant des Hommes.

C'était sur une plaine coupée de térébinthes et de sycomores, non loin d'une mare, un brasier en demi-cercle dont les flammes s'alanguissaient autour des tisons. Cela jetait une lueur de crépuscule qui imbibait, trempait, vivifiait la structure des choses.

Des sauterelles rouges, des lucioles de rubis, d'escarboucle ou de topaze agonisaient dans la brise ; des ailes écarlates craquaient en se dilatant ; une fumerolle brusque montait en spirale et s'aplatissait dans le clair de lune ; il y avait des flammes lovées comme des vipères, palpitantes comme des ondes, imprécises comme des nues.

Les hommes dormaient, couverts de peaux d'élaphe, de loups, de mouflons, dont le poil était appliqué sur le corps. Les haches, les massues et les javelots s'éparpillaient sur la savane ; deux guerriers veillaient. L'un, assis sur la provision de bois sec, les épaules abritées d'une toison de bouc, tenait la main sur son épieu. [...] L'autre veilleur marchait furtivement autour du foyer. Il s'arrêtait par intervalles, il dressait l'oreille, ses narines interrogeaient l'air humide qui retombait sur la plaine à mesure que s'élevaient les vapeurs surchauffées. [...] Il avançait sa tête vers la colline. Sans doute, quelque vague émanation l'inquiétait, où il ne reconnaissait ni l'odeur des bêtes ni celle des gens de sa horde, tandis que l'autre veilleur, doué d'une narine moins subtile, somnolait.

- Nous sommes trop près des Dévoreurs-d'Hommes ! remarqua doucement Gaw. Le vent leur porte notre trace.

Naoh secoua la tête, car il craignait bien plus l'odorat de l'ennemi que sa vue ou que son ouïe.

- Il faut tourner le vent ! ajouta Nam.

- Le vent suit la route des Dévoreurs-d'Hommes, répondit Naoh. Si nous le tournons, c'est eux qui marcheront derrière nous.

Il n'avait pas besoin d'expliquer sa pensée : Nam et Gaw connaissaient, aussi bien que les fauves, la nécessité de suivre et non de précéder la proie, à moins de dresser une embuscade.

Cependant, le veilleur adressa la parole à son compagnon, qui fit un signe négatif. Il parut qu'il allait s'asseoir à son tour, mais il se ravisa ; il marcha dans la direction de la colline.

- Il faut reculer, dit Naoh.